

VENDREDI 21 AOÛT 2015



HORS CHAMP

QUOTIDIEN DES ÉTATS GÉNÉRAUX
DU FILM DOCUMENTAIRE DE LUSSAS



NUMÉRO 126



Ingen ko på isen
(No cow on the ice)
Eloy Domínguez Serén



NORD INTIME

Un paysage croule sous la neige quelque part en Suède. Une suite de tableaux fugitifs s'esquissent. Des bouts de rien, des instants de vie, s'assemblent. Parti

de sa Galice natale, le jeune Eloy Domínguez Serén découvre la ville de Stockholm. Enchaînant les petits boulots – commis de cuisine ou homme à tout faire – il apprend le suédois, filme ce pays inconnu et la belle Fathia dont il est amoureux. Au fil de ses déambulations suédoises – devenant « *un flâneur when she is away* » – le réalisateur écrit son journal intime filmé.

« *J'ai été diplômé à la mauvaise place, au mauvais moment* », confie Eloy Domínguez Serén. Diplômé, sans boulot et dans un pays rongé à la moelle par le chômage, quel avenir peut bien s'offrir à ce jeune

espagnol ? Après l'exil de ses grands-parents en Hollande – la grand-mère mettra 40 ans à revenir en Galice, pour y mourir peu de temps après – c'est au tour du cinéaste de connaître le déracinement. À la manière d'un *bildungsroman* – ces romans d'apprentissage allemands suivant le destin d'un apprenti héros – le réalisateur entame une quête identitaire. Sorte de parcours initiatique dont aucune des épreuves n'échappent à la caméra. Toujours là, prête à saisir les menus détails d'un ciel de Stockholm ou d'une fête dans les sous-sols de la ville, elle devient son moyen de communication. Son moyen de ne plus être seul. « *Parfois, je ne peux m'empêcher de me demander ce*

que je fous ici. Dans ces moments, je laisse mon esprit voguer ailleurs ». Sous la forme de panneaux écrits, ses pensées s'inscrivent sur les plans. Le réalisateur ne parle pas – du moins, pas encore – et se met en scène dans sa recherche de soi. La caméra embarquée, devenant comme un prolongement de son corps, restitue son souffle, ses joies et inquiétudes. Ses aventures suédoises, sur le fond sonore des actualités de la crise espagnole, semblent contées par un ami qui nous envoie de ses « nouvelles filmées ». Avec lui, on rit de ne rien comprendre aux conversations des gars sur le chantier ; on sourit d'entendre la voix si parfaite et robotique de la femme qui donne les leçons de suédois. Avec lui, on ne comprend rien. On prononce à l'envers les phrases, et on se moque pas mal de faire des fautes. Puis – est-ce qu'on peut l'avouer ? – on s'amuse de lui aussi. Lorsque, assis sur un toit, le cinéaste laisse tomber son balai, difficile de ne pas s'attendrir de ce Galicien perché sur une maison suédoise.

« *Is it a fun film ?* », lui demande une amie. Tandis que le cinéaste trébuche sur les mots de cette langue étrangère, le téléphone avec lequel il filme cherche le point, zoome et n'a de cesse d'abîmer l'image qu'elle prétend saisir. Presque maltraitée, elle tremble sur le chantier comme un marteau-piqueur. L'horizon sautille. L'I-Phone – avec lequel sont tournées les quarante-cinq premières minutes du film – filme de travers ou se cache au fond d'un verre. Tel un *work in progress*, les réglages techniques, les essais et ratés se font sous nos yeux. Le cinéma et la langue – en tant que deux outils capables de saisir le monde – se soutiennent ironiquement. Alors qu'il ne comprend pas les gens qui l'entourent, la caméra devient le langage de substitution, un outil avec lequel expérimenter. Car le cinéma est la langue universelle, celle qu'il peut partager, celle qui lui permet de trouver un sens à ce monde qui se construit autour de lui.

Après le voyage au pays natal, suivi du retour en Suède, l'écriture disparaît. Les plans silencieux de la campagne déserte, sur lesquels s'inscrivait le flot d'une pensée solitaire, laissent place aux dialogues. Les livres sont emballés – Mankel, Läckberg et Kafka – dans des cartons. La mélancolie nordique s'est dissipée ; elle est devenue sienne. Et, tandis que cette langue hésitante mais vaillante devient la nouvelle voix résonnant sur le film, Eloy nous retient encore un instant. Assis en tailleur dans la neige, le micro en l'air, le réalisateur nous livre son ultime mise en scène. Dans une mimique charmeuse, le sourire en coin, il plante ses yeux noisettes droit dans l'objectif. Face caméra, voici son dernier portrait.

Justine Harbonnier

Salle du Moulinage - 18h00
Route du doc : Espagne



La nuit et l'enfant

David Yon



L'USAGE DE L'OMBRE

*Garde moi de ces ombres
qui croassent leur fatalité
tournant autour de moi à coups de bec,
tournesols de corbeaux orange.
Ne me permets pas d'aller de sang en sang
comme une balle perdue,
ne me laisse pas tonner seul et tendu.*

Miguel Hernandez
Mi sangre es un camino

Djelfa, au cœur de l'Algérie. Sur les lignes de l'Atlas. Un homme sans âge, Lamine. Un enfant, Aness. Tous deux unis dans le mouvement d'une fuite indéfinie. Djelfa, terre de massacre de la décennie noire. L'Atlas, désert sauvage et lunaire. Au centre, la nuit. Traqués par des tueurs – silhouettes noires aux armes ciselées, figures résurgentes du passé de

l'Algérie – l'homme et l'enfant poursuivent un même chemin. Ils traversent un temps et un espace constellés de territoires incertains : la lumière manque, l'objectif de David Yon est un œil grand ouvert ; chaque geste est ici précieux, tant chaque chose semble vouée à sombrer dans l'obscurité. Devant cet œil grand ouvert, les visages oscillent d'une netteté cristalline au flou indistinct de l'étendue de la nuit et de son remuement. Les mots de Lamine énoncent vouloir « *vivre dans le silence* », désir conjugué dans un présent éternel. Berceau de la nuit, le silence permet la réminiscence des formes et des blessures du passé. Alors nos yeux aussi s'ouvriront, grands, se forceront au noir, guidés par le fil fragile d'un exil, par le lien précieux d'une relation qui illumine la nuit et permet d'en traduire les plus sombres bruissements.

Une abeille meurt faute de fleurs ; le monde meurt. Un chien hume les ténèbres, un homme est égorgé, la tête d'un coq s'écroule, son cou se vide de rouge. Le sang baigne les routes et le ciel où l'ombre d'un tueur passe. Comme les animaux, les hommes sont aspirés par le déclin. Le monde ne cesse de mourir, comme tué par lui-même, comme l'homme tué par l'homme, la

nuit enfantée par la nuit. Le bleu omniprésent de cette nuit baigne de douceur les silhouettes. Figures creusées de noir qui s'associent aux lumières tremblantes des flammes où naissent leurs visages et se dorent leurs regards. L'enfant et Lamine agitent des bâtons embrasés dans un jeu de lucioles. Doux face à face qui les dispose sur l'écran d'égal à égal. Ils sont leurs propres éclaireurs : « *Chaque homme se devra d'être sa propre lampe* ».

Qu'ils soient filmés dans le cahotement d'une marche ou dans l'assise de plans dessinés, où se conjuguent nettement terre et ciel, Lamine et l'enfant sont mis en mouvement dans une dualité : la blessure d'un monde perdu et l'oraison d'un possible futur. L'absence de lumière creuse un territoire de l'indistinction des temps et rend possible l'émergence des formes du passé. Le monde bascule dans le fantasme. Le canon du fusil et le regard inquiet de Lamine y scrutent les apparitions. Des lignes blanches tranchent l'écran : la lumière artificielle met à nu le dispositif de tournage. Criante, elle découpe des clairs-obscurs et opère comme un révélateur. L'objectif est ébloui par des phares ou par les torches électriques. Armés de fusils et de lampes, les traqueurs visent explicitement la



caméra: « *Vise la caméra ! La caméra ! Vise ! Ta lumière est apparente. Cache-la !* » La lumière se place ici au centre du film pour en éclairer la mise en scène. Cette révélation ne l'affaiblit pas, elle l'allège au contraire des appareils d'une fiction qui seraient trop lourd pour lui, elle en laisse un film plus seul, plus nu.

Dans ce dépouillement, naît la relation de ces êtres hors-temps et hors-jeu social. Leurs mains se croisent, leurs pas crépitent d'un même son sur la roche, leurs visages se confondent et leurs langages se lient pour ne former qu'une même figure de la résistance au mal. Leur rencontre est la réconciliation d'un passé meurtri et d'un espoir possible. L'homme confie ses peurs à l'enfant qui le rassure comme un père et l'enfant est porté à bout de bras le long de la nuit comme l'on berce un fils fatigué. L'ambivalence de cette relation est sans cesse dépassée par le renversement des rôles de père et d'enfant. Ces personnages deviennent le symbole d'un même présent menacé par le passé. Chasseur de l'inquiétude, l'enfant veille sur l'homme comme la promesse du futur le ferait sur d'anciennes blessures encore trop vives.

Point aveugle de leur fuite, lieu hanté par les massacres passés, la mare blanche

est évoquée par Lamine. Les terroristes y ont tué son ami: « *Ils ont empoisonné la source* ». Aness porte alors la voix du spectateur et interroge la nuit, « *ils sont encore là ?* ». Comme réponse, le silence du vent souffle la constance de la menace: le passé est toujours tapi dans le présent. Une à une, des gouttes de cire s'écrasent sur une photographie d'un visage souriant, rituel nocturne qui recouvre d'un linceul les sourires perdus. Le monde que trace le film est happé par la fin. Fin venue du passé, fin qui ne cesse d'advenir.

Projetées sur un mur par la lueur d'une torche, les mains de Lamine dessinent un animal pour les yeux de l'enfant. Image tendre de jeu et de répit mais aussi mise en abyme du ballet d'ombres chinoises qui structure le film. Car les tueurs paraissent souvent être des figurines de théâtre, marionnettes manipulées par un enfant, tant leur profil est découpé par des contre-nuits, tant leurs armes se dessinent sur le ciel comme des armes de papier. Si l'usage de la silhouette soustrait l'identité des figures, il ne nous en éloigne pas pour autant. David Yon use de l'ombre comme d'un outil de précision qui délimite chaque trait et sculpte des formes comme l'on peint une âme, avec distance et humilité. Ce parti pris de mise en lumière situe l'enjeu du film: conter,

conter pour faire renaître et exorciser la terre de son passé. Sauver le regard perdu de Lamine et rallumer le ciel. Sans cesse la caméra nyctalope du réalisateur scrute le basculement des êtres menacés par les ténèbres. Lorsque nos lèvres sont closes, celles de l'enfant entonnent: « *Je veux voir le soleil ! Allons voir le soleil !* » L'espoir passe des yeux de l'enfant aux nôtres: voir la lumière, vaincre la peur.

Lancer des pierres contre la lune, écraser une poignée de terre sèche, fouetter des arbustes piquants, capturer des oiseaux, compter les étoiles... Tels des rituels archaïques, ces gestes déposent l'histoire du film dans un hors-temps qui serait celui de l'éternité, d'un passé infini, d'une tragédie où le drame, moteur de l'histoire, est lui aussi mis hors-jeu, hors-champ. *La Nuit et l'enfant* bâtit un théâtre antique où, du mal originel, on ne voit que l'écho: un monde dépossédé de l'origine de sa propre souffrance, privé des signes de sa peine, qui se lit comme on regarde un visage.

Mickaël Soyez

Salle des fêtes - 14h30
Atelier 3: *La Fable documentaire*



La Fièvre

Safia Benhaim



DANSER LES OMBRES

Noir. Une berceuse plaintive. Nuit. Une voiture glisse sous le feu des lampadaires. Sur le visage d'une fillette endormie se reflètent des ombres. Noir, toujours. Et le bruit, celui des pneus sur le bitume. Le sous-titre annonce une nuit de février 2011 au Maroc. Des voix bercent l'enfant. Elles sont revenues, elles sont là. Tapies dans la pénombre, elles attendent. Ensemble – chœur tragique et voix « muettes » – elles ont décidé de parler.

Les mots de la fillette sont les premiers. Ils s'inscrivent en blanc. « *C'est la fête* ». Elle se souvient : l'arrivée de la fièvre, cette chaleur et ce feu qui brûlent. Lentement, tirant sur la corde d'un violon fatigué, se lève au loin une musique sourde et hypnotique. Elle s'approche. Elle prend son temps. Elle accompagne la fièvre de l'enfant et fait trembler les

ombres. « *Ce sont des êtres muettes. Des hommes et des femmes. Ils sont autour de moi dans la nuit. Ce sont des absents, des morts ou des exilés* ». Parmi eux, une femme surgit. Figure fantomatique, elle s'avance en voiture dans les rues de Meknès. Elle nous prête son regard. Plainte obsédante, la musique couvre les bruits de la ville. Bientôt, nous ne touchons plus terre. Les passants s'écartent sur notre passage. Après trente ans d'absence, la femme exilée revient au Maroc. Mais c'est un pays étranger qu'elle découvre. Hassan II orne les murs, mort.

Pour construire ce conte fantastique, Safia Benhaim s'inspire de l'histoire de ses parents, réfugiés politiques marocains en France. Dans un tissage minutieux et précis, le film mêle la matière documentaire à un récit onirique. L'image de l'enfant, les mots d'une femme exilée et la voix d'un homme s'unissent pour semer le trouble. À l'écran, seule l'enfant apparaît. Tandis qu'elle déambule dans les pièces d'une bâtisse abandonnée, sa figure enfantine devient un voile blanc, innocent, projetant les mots du passé. L'oncle fou est le guide. Il répète à l'enfant : « *Marche, marche.* » Sur ses lèvres immobiles, elle lit ce qu'il dit : les histoires du passé, de la domination française ; les membres

de l'Istiqlal, militants de l'Indépendance, qui arrivèrent un soir pour arrêter son grand-père. L'enfant devient le réceptacle de ces souvenirs, de ces luttes et des morts. La multiplicité des espaces, des voix et des temps est source d'angoisse, de flottement.

Dans une salle de classe vide, résonne encore le chant patriotique français. Hors-champ, l'Histoire n'est jamais représentée. Il nous reste à construire le sens autour de ces images manquantes. Échos confus des fusils, murmures, cris de femmes, clameurs de rue : de nouveaux bruits habillent les paysages déserts. Le rythme s'accélère. L'Histoire se mêle à la terre, au vent et au présent : exaltant un Congo indépendant, le discours du premier ministre Lumumba, en voix *off*, résonne soudain sur les champs ensoleillés et les yeux de la fillette. *La Fièvre* fait une dernière fois résonner la poésie et l'Histoire : la voiture reprend sa route ; l'espace s'emplit alors des voix des manifestants du 20 février 2011, amorce du « Printemps arabe » marocain.

Justine Harbonnier

Salle des Fêtes - 14h30
Atelier 3 : *La Fable documentaire*



L'ÉQUIPE HORS CHAMP

Rédacteurs

Paul-Arthur Chevauchez
Thomas Denis
Sébastien Galceran
Justine Harbonnier

Claire Lasolle
Sophie Marzec
Mickaël Soyez

Graphistes

Alison Chavigny &
Tiphaine Mayer Peraldi

Photographes

Ilias Georgiadis
page: 1 et 3

Gaël Bonnefon
page: 4 et 5
[www.gaelbonnefon.org]

SALLE CINÉMA

10H00

NOUS SOMMES LE DOCUMENTAIRE

Réunion d'information sur les négociations en cours autour de la réforme du Cosip avec le collectif « Nous sommes le documentaire ».

14H30

UNE HISTOIRE DE PRODUCTION: Bix Films – Bip TV

D'origine allemande
Nadine Buss
2015 - 52'

Voir ce que devient l'ombre
Matthieu Chatellier
2010 - 89'

En présence de Sophie Cazé
(Bip TV) et Josiane Schauner
(Bix Films).

SALLE DES FÊTES

10H00

ATELIER 3: LA FABLE DOCUMENTAIRE

*Amours et Métamorphoses
(Amori e Metamorfosi)*
Yanira Yariv
2015 - 88' - VOSTF
*Atelier animé par Christophe
Postic. En présence de Safia
Benhaim, Yanira Yariv et
David Yon.*

14H30

ATELIER 3: LA FABLE DOCUMENTAIRE

La Nuit et l'Enfant
David Yon
2015 - 61' - VOSTF

La Fièvre
Safia Benhaim
2014 - 39' - VOSTF

*Atelier animé par Christophe
Postic. En présence de Safia
Benhaim, Yanira Yariv et
David Yon.*

SALLE SCAM

10H15

TËNK!

*Samba Félix Ndiaye,
à propos...*
Henri-François Imbert
2014 - 17' - VOSTF

Retour à Berlin
Arnaud Lambert
2014 - 43'

Suspendu à la nuit
Eva Tourrent
2014 - 24'

À l'écart
Victoria Darves-Bornoz
2015 - 49'

*Débat en présence
des réalisateurs.*

14H45

TËNK!

*Notre amour a la couleur
de la nuit*
Galès Moncomble
2015 - 50'

Ma mort ne m'appartient pas
Charles Auguste Koutou
2014 - 62'

Filme-moi !
Lera Latipova
2015 - 63' - VOSTF
*Débats en présence de Galès
Moncomble et Lera Latipova.*

SALLE MOULINAGE

10H30

EXPÉRIENCES DU REGARD

A casa la noi
Maxime Shelledy
2014 - 36' - VOSTF

Frère et Sœur
Daniel Touati
2014 - 55'

*Débat en présence
des réalisateurs.*

15H00

REDIFFUSIONS

A casa la noi
Maxime Shelledy
2014 - 36' - VOSTF

Frère et Sœur
Daniel Touati
2014 - 55'

16H45

*Le Mobilier
(Muebles Aldeguer)*
Irene M. Borrego
2015 - 15' - VOSTF

*enero, 2012 (ó la apoteosis
de Isabel la Católica)*
Colectivo Los Hijos
2012 - 18' - VOSTA trad.
simult.

Pedro M, 1981
Andreas Fontana
2015 - 27' - VOSTF

18H00

Ingen Ko Pâ Isen
Eloy Domínguez Serén
2015 - 63' - VOSTF

SALLE JONCAS

10H30

REDIFFUSIONS

*Le Secret du serpent
(Il segreto del serpente)*
Mathieu Volpe
2014 - 18' - VOSTF

Sud Eau Nord Déplacer
Antoine Boutet
2014 - 110' - VOSTF

15H00

HISTOIRE DE DOC: ALLEMAGNE

*Romy, anatomie d'un visage
(Romy, Anatomie eines Gesichts)*
Hans-Jürgen Syberberg
1967 - 60' - VOSTF

Szenario
Philip Widmann
Karsten Krause
2014 - 89' - VOSTA trad.
simult.

*Débat en présence de Philipp
Stadelmaier, membre de
l'association Camira.*

21H00

SÉANCES SPÉCIALES

Coming of Age
Teboho Edkins
2015 - 61' - VOSTF

Dreamistan
Benjamin Ilyasov
2015 - 44' - VOSTF

21H15

SÉANCES SPÉCIALES

*Les Mille et Une Nuits
Volume 2 : Le Désolé
(O desolado)*
Miguel Gomes
2015 - 131' - VOSTF
*Débat en présence de Rita
Ferreira.*

21H30

EXPÉRIENCES DU REGARD

Angel et Jeanne
Adrien Lecouturier
2014 - 45'

Nuit blessée (Noche herida)
Nicolás Rincón Gille
2015 - 86' - VOSTF

*Débats en présence
des réalisateurs.*

21H30

TËNK!

La Route du pain
Hicham Elladdaqui
2014 - 61' - VOSTF

Rendala, le Mikea
Alain Rakotoarisoa
2015 - 62' - VOSTF

PLEIN AIR

21H30

PLEIN AIR

*Le Bouton de nacre
(El botón de nácar)*
Patricio Guzmán
2015 - 82' - VOSTF

En cas d'intempéries,
la projection aura lieu en
Salle Cinéma à 21h45.

DANS LES VILLAGES

21H00

VILLENEUVE DE BERG

*Les Génies de la grotte
Chauvet*
Christian Tran
2015 - 52'

NUIT DE LA RADIO

21H00

SAINT-LAURENT-SOUS-COIRON

Ondes de choc

1h30 d'extraits sonores
à écouter, casque sur les
oreilles.

Navettes gratuites au
départ de la place de
l'église à Lussas: 19h15,
19h45 et 20h30.

BLUE BAR

10H00

Présentation de la coordination
du Mois du Film Documentaire
en Rhône-Alpes.

NAVETTES POUR VALS-LES-BAINS

00H00
MOULINAGE

00H05
POMPIERS (Sous le Blue Bar)